

JEAN-JACQUES MARIE

# L'ANTISÉMITISME EN RUSSIE

de Catherine II à Poutine



©Tallandier



L'ANTISÉMITISME EN RUSSIE,  
DE CATHERINE II À POUTINE



JEAN-JACQUES MARIE

L'ANTISÉMITISME EN RUSSIE,  
DE CATHERINE II À POUTINE

TALLANDIER

© Éditions Tallandier, 2009  
2, rue Rotrou – 75 006 Paris

[www.tallandier.com](http://www.tallandier.com)

## SOMMAIRE

Avant-propos . . . . .	11
Chapitre premier. L'EMPIRE KHAZAR ET LEV GOUMILEV	21
Chapitre II. UNE PROSPÉRITÉ FRAGILE . . . . .	29
Chapitre III. UNE INVASION INVOLONTAIRE . . . . .	43
Chapitre IV. LA VALSE DES COMITÉS . . . . .	59
Chapitre V. INTERMÈDE . . . . .	85
Chapitre VI. UN TOUR DE VIS . . . . .	105
Chapitre VII. LE DERNIER DES ROMANOV . . . . .	121
Chapitre VIII. DEUX PAS EN AVANT, UN PAS EN ARRIÈRE	149
Chapitre IX. L'AFFAIRE BEILIS . . . . .	165
Chapitre X. LA GUERRE . . . . .	173
Chapitre XI. LES DEUX RÉVOLUTIONS . . . . .	185
Chapitre XII. ENTRE LES ROUGES ET LES BLANCS . . . . .	203
Chapitre XIII. UNE ÈRE NOUVELLE ? . . . . .	227
Chapitre XIV. LE RÊVE AGRICOLE . . . . .	239
Chapitre XV. UN ANTISÉMITISME RENAISSANT . . . . .	247
Chapitre XVI. UN ÉTAT JUIF SANS JUIFS ? . . . . .	253
Chapitre XVII. L'URSS EN GUERRE . . . . .	267
Chapitre XVIII. AMÈRE VICTOIRE . . . . .	293
Chapitre XIX. 1937 BIS ? . . . . .	327

Chapitre XX. LE FIASCO . . . . .	339
Chapitre XXI. UNE SECONDE SOLUTION FINALE ? . . . . .	353
Chapitre XXII. STAGNATION . . . . .	363
Chapitre XXIII. UN ENJEU DE POLITIQUE INTERNATIONALE . . . . .	377
Chapitre XXIV. L'ANTISÉMITISME « DÉMOCRATIQUE » ET SOLJENITSYNE . . . . .	399
Bibliographie . . . . .	423
Notes . . . . .	425
Index . . . . .	443



*À Nadine et à la mémoire de son frère, Leon Schwartzberg*



## AVANT-PROPOS

«Le youpin et sa banque dirigent maintenant tout : l'Europe, l'instruction, la civilisation et le socialisme», annonçait en 1880 Dostoïevski, avant de prophétiser : «Quand toute la richesse de l'Europe disparaîtra, restera la banque du youpin et sur l'anarchie s'élèvera l'Antéchrist<sup>1</sup>.» Un quart de siècle plus tard, le quotidien monarchiste et nationaliste *Le Drapeau russe* exige que «le gouvernement considère les juifs comme aussi dangereux pour l'existence de l'humanité que les loups, les scorpions, les vipères, les araignées venimeuses et autres créatures à exterminer à cause de leur comportement rapace à l'égard des êtres humains, et dont l'anéantissement est encouragé par la loi [...] Il faut placer artificiellement les youpins dans des conditions qui facilitent leur extinction<sup>2</sup>».

Quelques années plus tard, en 1911, le député de la douma, Markov-deux, futur collaborateur des services de propagande nazis, dénonce cette «race» qu'il qualifie dix fois de «criminelle<sup>3</sup>» devant une assemblée poliment rétive et dont une quarantaine de députés lui sont acquis.

Quarante ans plus tard, en avril 1953, dans une des lettres hystériques qu'il rédige au lendemain de son arrestation, après la mort de Staline, l'ancien vice-ministre de la Sécurité

d'État Rioumine vocifère : « Les juifs sont bien plus dangereux que toutes les bombes atomiques et à hydrogène réunies ! Ces juifs, si on ne les arrête pas à temps, vont forcer toute l'humanité à cracher le sang<sup>4</sup>. »

Un demi-siècle après les éruptions de Rioumine, le 24 janvier 2005, vingt députés de la douma, dont six membres du Parti communiste de la Fédération de Russie et quatorze élus de *Rodina* (la Patrie), parti fabriqué par le Kremlin lui-même et qui finira par se fondre dans le parti poutinien Russie Juste, satellite du parti officiel Russie Unie, déposent, « au nom de l'opinion publique russe », une requête auprès du procureur général de Russie où ils reprennent les poncifs de l'époque tsariste : « La religion juive est antichrétienne et inhumaine [...] le meurtre est inclus dans ses coutumes [...] Les juifs incitent à la haine contre la population russe, allant jusqu'au meurtre rituel » et « veulent réduire la population russe à l'état de bétail sans foi ni tradition ». D'ailleurs, « l'ensemble du monde démocratique est soumis au contrôle politique et financier du judaïsme international [...] Les communautés juives ont développé, dans tous les pays, un lobbying politique en faveur des intérêts de la juiverie internationale<sup>5</sup>. »

Tous ces propos reflètent une profonde continuité historique qui transcende bien des changements politiques et qui n'a été interrompue un moment que par la révolution de 1917. Si le nazisme doit à l'Église catholique espagnole l'invention raciste de la « pureté du sang », la Russie tsariste lui a offert le mythe du complot judéo-maçonnique étendant son ombre sur le monde. Même si quelques plumitifs français, allemands, roumains ou russes en avaient esquissé quelques traits, les pères fondateurs de ce mythe sont, en fait, les deux policiers russes, Ratchkovski et son adjoint Golovinski, rédacteur et diffuseur des *Protocoles des sages de Sion*. Quarante-vingt-dix ans après la révolution d'octobre 1917, qui en interdit la reproduction et la diffusion, ces *Protocoles* circulent aujourd'hui largement en Russie et en Ukraine. Leur mythologie sommaire ne nourrit pas seulement les fantasmes des divers groupuscules racistes et fascisants qui y pullulent, elle

gangrène nombre de groupes et partis issus de la décomposition mafieuse de la nomenklatura au pouvoir jusqu'en 1991 et dont les débris dirigent les États issus de l'ex-Union soviétique.

« Dans les dernières années, souligne l'écrivain Alexandre Melikhov, l'éternelle question juive a pris à nouveau en Russie une actualité et une acuité très grandes. » La résurgence des préjugés antisémites est due d'abord aux « transformations douloureuses du mode d'existence [...] Les dirigeants nationaux-communistes et tout simplement nationalistes rappellent inlassablement à l'homme de la rue la présence effectivement exagérée (par rapport à quelle norme ?) des juifs dans tous les champs d'action ouverts avec la libéralisation : les banquiers juifs, les politiciens juifs, les journalistes juifs, les réformateurs juifs, suggérant par là que tous les changements douloureux sont provoqués avant tout par les juifs, qui apparaissent comme les principaux gagnants de l'affaire<sup>6</sup>. »

Les *Protocoles des sages de Sion* ne sont pas le seul apport de la Russie à l'antisémitisme ; si les pogromes ont ravagé l'Europe avant celui de Kichinev en 1903, l'histoire a choisi le mot russe pour désigner les massacres de juifs par des foules ivres d'alcool et de cantiques. Et l'extermination de villages entiers, hommes, femmes et enfants par les détachements de l'Armée blanche des Volontaires et du socialiste national ukrainien Petlioura pendant la guerre civile (1918-1921) esquisse l'élimination massive planifiée par le nazisme. Les premières mesures contre les rares juifs du pays n'apparaissent pourtant en Russie qu'au XVI<sup>e</sup> siècle. Bien que les tsars réitérent l'interdiction aux juifs d'entrer en Russie, la question juive reste un phénomène marginal jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, lorsque les trois partages successifs de la Pologne y font entrer d'un coup près de 900 000 juifs, communauté compacte refermée sur elle-même, aux mœurs, coutumes et costume étranges. Les tsars successifs vont tenter à la fois d'en transformer quelques poignées en agriculteurs et de les russifier par la conversion à l'orthodoxie. Cette politique jalonnée d'interdits multiples échoue ; elle

met à mal la conception du juif bouc émissaire des échecs, des défaites ou des humiliations nationales. L'antisémitisme d'État en effet, esquissé sous Pierre le Grand et les impératrices Anne et Élisabeth, développé sous Catherine II, cristallisé sous Alexandre I<sup>er</sup>, après quelques velléités libérales vite dissipées, est systématisé par Nicolas I<sup>er</sup> à une époque où la Russie paraît alors dominer l'Europe : après avoir renversé Napoléon I<sup>er</sup> et impulsé la Sainte-Alliance, elle écrase la révolution hongroise en 1848 et sauve l'empire des Habsbourg.

À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, sous les tsars Alexandre III et Nicolas II, l'antisémitisme, orchestré par les ultramonarchistes dits « cent-noirs » ou « centuries noires », devient un phénomène de masse et une politique d'État, alors même que la vieille communauté juive repliée sur elle-même, ses coutumes et ses traditions religieuses, se disloque, et qu'une partie de la jeunesse juive s'éveille à la vie et afflue dans les organisations révolutionnaires.

Refoulé un moment par la révolution qui suscite chez les vaincus le mythe du judéo-bolchevisme, l'antisémitisme réapparaît sous Staline, rampant d'abord, puis agressif mais camouflé, avant d'exploser dans les toutes dernières années du règne de Staline. Prolongé sournoisement sous Khrouchtchev et Brejnev, il a trouvé dans la Russie contemporaine une nouvelle vitalité, théorisé par le mathématicien dissident Chafarevitch et deux rescapés du Goulag, l'ethnologue Lev Goumilev et le prix Nobel Alexandre Soljenitsyne. Le mathématicien reprend le vieux mythe du complot juif mondial ; l'ethnologue présente les juifs comme une ethnie parasitaire et sanguinaire ; quant à Soljenitsyne, dans ses deux essais, intitulés par antiphrase *Deux siècles ensemble. Juifs et Russes*<sup>7</sup>, il stigmatise les juifs comme élément dislocateur de la grandeur nationale russe et ferment cosmopolite d'une révolution abhorrée.

Antisémitisme affiché ou mal dissimulé, remugles du complot judéo-maçonnique, chasse aux « culs noirs » du Caucase (Tchéchènes, Azéris, Arméniens, Géorgiens, Tadjiks, Ouzbeks), aux étudiants africains, à tous les

« bronzés », la Russie issue des décombres de l'Union soviétique assume en effet le vieil héritage de l'Empire tsariste, prolongé et enrichi par Staline. Sa réincarnation artificielle par une bureaucratie mafieuse donne au nationalisme russe des formes xénophobes convulsives sous la houlette de l'ancien officier du KGB Poutine, qui promet d'aller « buter les Tchétchènes jusque dans les chiottes ». En octobre 2006, Poutine, organisant la chasse aux Géorgiens, dénonce la domination des marchés par des « groupes à caractère ethnique » qui « font régner leur loi et attisent à juste titre le ressentiment des citoyens ». Dans cette justification de la chasse à l'homme, il reprend, contre les peuples du Caucase, l'argument utilisé à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle par les marchands russes contre les marchands juifs qu'ils accusaient de concurrence déloyale.

La dénonciation des juifs se situe en effet dans le droit fil d'une politique tsariste dont l'historien américain Salomon Schwarz souligne que « l'essence a été l'oppression plus ou moins consistante de presque toutes les nationalités à l'exception des Grands Russes », allant « de la suppression pure et simple de l'individualité culturelle d'une minorité nationale (c'est-à-dire une russification étroite et opiniâtre), pour les Ukrainiens, jusqu'à la répression brutale de toutes les aspirations nationales, pour les Polonais, ou jusqu'à une politique tendant à la destruction économique et culturelle, pour les juifs<sup>8</sup> ».

Désireux de diviser pour mieux régner, les gouvernements tsaristes encourageaient délibérément les rivalités et antagonismes nationaux, raciaux et religieux pour exacerber les frictions et la discorde entre les minorités nationales. Les juifs sont, jusqu'en 1917, soumis à une multitude de contraintes et de restrictions légales tatillonnes et vexatoires ; si quelques rares privilégiés peuvent y échapper ici et là, elles pèsent sur l'ensemble d'une population juive de l'Empire en croissance vertigineuse, qui passe de 900 000 individus à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle à plus de 5 millions à la fin du siècle suivant.

« L'idée de l'égalité de droits de tous les sujets de l'Empereur de Russie, indépendamment de leur religion, indépen-

damment de leur race, c'est une idée immorale, une idée antiétatique, une idée destructrice et funeste pour l'État<sup>9</sup>», s'écrie en mai 1909 devant la douma impériale le député nationaliste Markov-deux. L'ensemble des peuples non russes et non orthodoxes de l'Empire sont donc, selon lui, des peuples inférieurs. Il exagère à peine la politique réelle du régime tsariste, marquée par l'étroitesse nationaliste d'une bureaucratie qui veut russifier les « allogènes » en les convertissant à l'orthodoxie et par l'antisémitisme organique de l'Église orthodoxe, Église nationale d'État, au service de l'État. Cette spécificité se marque à la fois dans les thèmes de l'antisémitisme tsariste (de l'accusation d'enivrer systématiquement la paysannerie russe pour lui faire les poches à la dénonciation de « crimes rituels ») et dans la formation régulière de comités gouvernementaux inlassablement chargés de « régler la question juive ».

Après les tentatives de réponses données par la révolution russe aux aspirations nationales multiples, dans les conditions d'une misère et d'une ruine extrêmes, l'oppression nationale prend sous Staline des formes d'abord sournoises, puis brutales, voire monstrueuses : de 1937 à 1944, Staline déporte une douzaine de peuples entiers, des Coréens de la région de Vladivostok aux Tatars de Crimée. Dans son rapport à huis clos au XX<sup>e</sup> congrès du parti communiste, Khrouchtchev avait plaisanté : « Les Ukrainiens n'évitèrent ce sort que parce qu'ils étaient trop nombreux et qu'il n'y avait pas d'endroit où les déporter. Sinon ils auraient été déportés eux aussi<sup>10</sup>. »

La discrimination puis la répression contre les juifs, latentes d'abord, puis brutales à partir de 1949, se heurtent à des difficultés qui leur donnent des formes sournoises et hypocrites et freinent leur développement. Si l'antisémitisme tsariste s'affiche sans vergogne, l'antisémitisme stalinien, y compris sous Khrouchtchev et Brejnev, tente de se camoufler. Parfois, le masque s'effrite, mais les bureaucrates du Kremlin s'efforcent de ne jamais le laisser tomber.

On ne saurait discerner la réalité sous ce masque sans dissiper certaines légendes complaisantes. La plus tapageuse assimile l'antisémitisme nazi et l'antisémitisme stalinien ; elle



attribue à Staline un plan d'extermination des juifs, visant à achever le travail d'Hitler et impute donc à l'Union soviétique une tentative de prolonger l'œuvre interrompue de l'Allemagne nazie. Les ouvrages pleuvent sur ce thème, que les crimes de Staline semblent authentifier. Les plus récents, dont *Staline et les Juifs* de Vaksberg, *Le Dernier Crime de Staline* de Brent et Naoumov<sup>11</sup> en affirment la réalité, sans la démontrer. La méthode historique de Vaksberg permet d'ailleurs toutes les débauches de l'imagination. En l'absence de documents, qui peuvent d'ailleurs, affirme-t-il, être falsifiés, il faut partir des rumeurs, dont « l'existence même incite à les prendre au sérieux. Elles n'apparaissent jamais sans raison, selon l'adage il n'y a pas de fumée sans feu ». Deux journalistes attribuent ainsi à Staline l'assassinat de 238 écrivains yiddish, soit dix fois plus que le bilan réel, suffisamment macabre<sup>12</sup>.

On peut dès lors présenter comme réels des faits virtuels. En 1988, les éditions Alinéa publient des extraits des souvenirs du médecin Rapoport arrêté en 1953, lors du prétendu complot des médecins-assassins, sous le titre *Souvenirs du procès des blouses blanches*. Vingt ans après, Daniel Bensaïd se lamente : « La première révolution socialiste victorieuse [...] n'a pas empêché [...] le sinistre procès des blouses blanches<sup>13</sup>. » Or, ce procès annoncé n'a jamais eu lieu. Les éditeurs français de l'ouvrage d'Alexandre Borchtchagovski, lui-même victime de l'antisémitisme stalinien, ont modifié le titre russe de son livre, *C'est le sang que l'on accuse*, en un tapageur *L'Holocauste inachevé*, surtitré « Ou comment Staline tenta d'éliminer les juifs d'URSS ». Or, l'auteur souligne l'impossibilité de mettre en œuvre un tel projet au cas où Staline l'aurait nourri.

Certes, l'antisémitisme stalinien reprend deux thèmes de l'antisémitisme nazi : la « pollution » que constituerait la présence plus ou moins massive de juifs dans les divers domaines de la vie sociale et le serpent de mer du complot juif mondial pour dominer le monde. Mais ces deux thèmes restent tapis, comme des taches honteuses, dans des circulaires internes secrètes et dans des aveux fabriqués, encore plus secrets, aux-

quels se prêtent d'anciens policiers en disgrâce prêts à répéter tout ce que leurs collègues en place leur dictent. Il y a là plus qu'une nuance. L'antisémitisme hitlérien est un développement organique du nazisme ; l'antisémitisme stalinien est contradictoire avec les origines du système soviétique, né d'une révolution sociale (liquidation de la propriété privée des moyens de production et instauration de la propriété collective) et politique (renversement de l'ancienne classe dirigeante) et avec ses fondements sociaux. Le premier s'affirme, le second se terre, voire se tait, se camoufle et se déguise, comme s'il avait honte de se montrer ; il agit dans l'ombre.

À l'inverse, les grands prêtres de l'antisémitisme russe contemporain tentent de réactualiser ses thèmes traditionnels, qui ont débouché sur les pogromes puis alimenté la propagande nazie.

L'antisémitisme dans la Russie d'hier et d'aujourd'hui pose avec acuité le problème de ses origines, de ses motifs et de ses fins. Son histoire met à l'épreuve les diverses réponses données à ces questions : métaphysiques, sociologiques, psychologiques, religieuses, économiques, sociales, raciales, politiques, ou leur mélange instable. Comment expliquer en effet la permanence de cet antisémitisme dans des conditions radicalement différentes ? Qu'ont de commun les juifs soviétiques des années 1930-1940, souvent russifiés au point d'avoir oublié le yiddish de leurs parents, étrangers aux traditions religieuses du judaïsme, intégrés à la société, partie constituante de son intelligentsia, avec la communauté juive en Russie du début du XIX<sup>e</sup> siècle, refermée sur elle-même et sur ses traditions religieuses, soumise à l'autorité théocratique étouffante des instances communautaires, ne parlant que le yiddish, incompréhensible à ses voisins polonais, ukrainiens ou russes ?

Cet antisémitisme met en relief la question posée par Josy Eisenberg, lorsque, évoquant la situation des juifs au Moyen Âge, il se demande comment les définir : « Ordre, classe, caste, nation<sup>14</sup> ? » Friedrich Battenberg souligne, lui, « des difficultés méthodologiques non encore surmontées », qu'il définit en affirmant : « Le fait que les juifs forment un peuple apparaît plutôt comme un postulat idéologique du XIX<sup>e</sup> siècle

susceptible d'instrumentalisation politique<sup>15</sup>. » La dilution de la notion même de peuple facilite cette instrumentalisation. Ainsi, Jules Isaac, réduisant l'origine de l'antisémitisme à ses racines religieuses, parle d'un « peuple chrétien – catholique notamment<sup>16</sup> », défini donc par la seule religion, comme l'est à ses yeux le peuple juif ; l'historien Enzo Traverso évoque, au hasard des pages de son essai, « l'altérité juive », « la spécificité juive », « l'identité juive », voire « l'identité nationale juive<sup>17</sup> », sans jamais parvenir à en donner une définition précise.

C'est une des questions que soulève l'antisémitisme russe : pour le tsar Nicolas I<sup>er</sup> un juif converti à l'orthodoxie n'est plus juif ; pour un bureaucrate soviétique sous Staline ou Khrouchtchev, un juif athée ne parlant que le russe reste un juif, que cette mention figure ou non sur la rubrique « nationalité » de son passeport intérieur (le point cinq). Les nationalistes russes actuels, qui dénoncent en Trotsky l'un des chefs ou des principaux exécutants du fantasmatique complot juif mondial, se situent dans cette tradition.

Note : Le russe connaît deux mots, *Jid* et *Ievrei* : jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle le mot *Jid*, formé sur *ioudiei*, désigne le « juif » sans nuance péjorative particulière, à côté du mot *ievrei*, plus académique et d'usage plus rare. Au début du deuxième millénaire, Kiev comporte ainsi un quartier juif dénommé *Jidovia* qui donne sur les *Jidovskie Vorota* (« Portes juives »). *Jid* se charge au cours du XVII<sup>e</sup> siècle d'un contenu de plus en plus méprisant et péjoratif au point qu'à la fin de son règne, l'impératrice Catherine II décide son remplacement par le mot *ievrei* dans les textes officiels, instruction qui n'est d'ailleurs pas toujours suivie d'effet. *Jid* prend un sens de plus en plus haineux à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> siècle. Le célèbre dictionnaire de la langue russe du lexicographe Dal en donne au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle la définition suivante : « *Jid* (ancien) : dénomination populaire de *ievrei*. Académie : dénomination méprisante de *ievrei*. » Étrangement cependant *ievrei* ne figure pas dans la nomenclature du dictionnaire (tome I, p 1278), même pas dans la troisième édition effectuée sous la responsabilité du linguiste russe Beaudoin de Courtenay en 1903. Le fameux dictionnaire Makarov (1908) donne de *ievrei* et *jid* la même traduction : « juif », escamotant ainsi la différence pourtant alors extrêmement nette. Le dictionnaire d'Ouchakov publié en 1935 définit les deux mots et précise : « *Jid* (avant la révolution) juif (*ievrei*)

dans la bouche des antisémites (méprisant).» Le dictionnaire de l'Académie des sciences de l'URSS en 1957 le définit en deux parties qui reflètent sans explication l'évolution historique : «1) la même chose que *ievrei*; 2) dénomination méprisante, injurieuse de *ievrei*, mot qui désigne : “des populations vivant dans divers pays et provenant d'un peuple qui vivait en Palestine jusqu'aux 1<sup>er</sup>-II<sup>e</sup> siècle de notre ère”.»

Le polonais ne connaît que le mot *żyd* pour dire juif. Ainsi, le Grand Dictionnaire polono-russe de Hessen et Stypula (Varsovie-Moscou, 1967) traduit ainsi *żyd* en russe par « 1. *ievrei*, 2 hist. *ioudiei* (hébreu) » et non par le *jid* russe. L'Ukraine ayant été sous le joug polonais jusqu'à la moitié du XVII<sup>e</sup> siècle et l'ukrainien étant riche en mots d'origine polonaise, le mot *jid*, au moins dans l'Ukraine occidentale, a longtemps été indifféremment utilisé sans ou avec (le plus souvent) une nuance de haine ou de mépris, bien que, à la différence du polonais, l'ukrainien connaisse le mot *ievrei*.

TCHEREMISKI, Alexandre, 191, 244  
 TCHESNOKOV, Dmitri, 336, 356  
 TIMACHOUK, Lydia, 345, 351, 370  
 TOLSTOÏ, Léon, 111, 121, 137, 322  
 TRAUBERG, Leonid, 236, 312  
 TRAVERSO, Enzo, 19  
 TROTSKY, 19, 111, 120, 139, 146, 147,  
 150, 182, 186, 188, 189, 196, 200,  
 205, 209, 211-213, 218, 222, 231, 234,  
 237, 247, 250, 260-262, 277, 289, 324,  
 328, 330, 339, 354, 365, 372-374, 402,  
 405, 409, 410, 421

## U

UNGERN, 220, 414

## V

VAINER, 353-355  
 VAKSBERG, Arkadi 17, 235, 237, 272, 359  
 VERGUELIS, Aron 368, 370  
 VOROCHILOV, 221, 310, 328, 335  
 VORONEL, Alexandre, 383, 384

VOVSI, 335, 340, 342  
 VYCHINSKI, 278, 309, 330  
 VYCHNEGRADSKI, 114  
 VYSSOTSKI, 95, 209

## W

WAWELBERG, Hippolite Andreievitch, 94,  
 95  
 WEIZMANN, Haim, 210, 283, 348  
 WITTE, 99, 123, 136, 147, 154, 407  
 WRANGEL, 216, 217

## Z

ZALMAN, Shneur, 55, 65  
 ZAMYSLOVSKI, 169 170, 172  
 ZASLAVSKI, David, 280, 319  
 ZBARSKI, Boris, 303, 333  
 ZELIONY, 206, 221  
 ZINOVIEV, 188, 247, 250, 258, 325, 354,  
 405, 409  
 ZOUSKINE, Vladimir, 236, 274, 308, 314

Dépôt légal : avril 2009  
ISBN : 978-2-84734-298-7  
N° d'édition : 3 297  
Imprimé en France